

Dictée du lundi 13 novembre 2017 Texte de Romain Rolland

Figure aujourd'hui oubliée, Romain Rolland (1866-1944) fut un intellectuel capital du siècle passé. Lauréat du *Prix Nobel de littérature* en 1915, cet esprit libre, salué par ses pairs « le plus grand évènement moral de notre époque » pour Stefan SZWEIG, fut la conscience morale de son époque, opposé à toute forme de nationalisme, racisme, fascisme.

Lettre de Romain Rolland : Lettre à ceux qui m'accusent (17 novembre 1914)

Romain Rolland est à Genève au déclenchement de la guerre. Il dénonce la folie meurtrière de ce conflit qui va déchirer l'Europe.

(...) Nos soldats le savent bien. Je ne compte pas les lettres qui nous viennent du front et nous citent des traits de fraternité compatissante entre les combattants. Mais les civils qui se trouvent à l'écart du combat, qui n'agissent point, qui parlent, qui écrivent et s'entretiennent ainsi dans une agitation factice et forcenée sans pouvoir la dépenser, ceux-là sont livrés aux souffles de violence fiévreux. Et là est le danger. Car ils sont l'opinion, la seule qui puisse s'exprimer : (toute autre est interdite). C'est pour eux que j'écris, non pour ceux qui se battent : ils n'ont pas besoin de nous !

Et lorsque j'entends des publicistes tâcher de tendre toutes les énergies de la nation, par tous les excitants, vers cet objet unique : l'écrasement total de la nation ennemie, j'estime qu'il est de mon devoir de m'élever contre ce que je crois à la fois une erreur morale et une erreur politique. On fait la guerre à un État, on ne la fait pas à un peuple. Il serait monstrueux de faire porter à soixante-cinq millions d'hommes la responsabilité des actes de quelques milliers, de quelques centaines peut-être. De cette Suisse française, si passionnée pour la France, si frémissante de ses sympathies pour elle et du devoir de les refréner, j'ai pu, depuis trois mois, par la lecture des lettres, des brochures d'Allemagne, scruter attentivement la conscience de la nation allemande. Et j'ai pu me rendre compte ainsi de bien des faits qui échappent à la plupart des Français : le premier, le plus frappant, le plus inattendu, c'est qu'il n'y a dans l'ensemble de l'Allemagne aucune haine réelle contre la France ; toute la haine est tournée contre l'Angleterre. Le pathétique même de la situation est que jamais l'esprit français n'avait exercé sur l'Allemagne une telle attraction que depuis deux ou trois ans ; on commençait à découvrir la vraie France, la France du travail et de la foi ; les nouvelles générations allemandes, les jeunes classes que l'on vient de mener à l'abattoir d'Ypres comptaient les esprits les plus purs, les plus idéalistes, les plus épris du rêve de fraternité universelle. Dirai-je que pour beaucoup d'entre eux la guerre a été un déchirement, « une horreur, un échec, un renoncement à tout idéal, une abdication de l'esprit, » comme l'écrivait l'un d'eux, à la veille de mourir ? Dirai-je que la mort de Péguy a été un deuil pour beaucoup de jeunes Allemands ? On ne le croira pas. Il le faudra bien pourtant, le jour où je publierai les documents amassés.

(Ce qu'on sait un peu mieux en France, c'est comment cette nation allemande, enveloppée dans la nasse des mensonges de son gouvernement, s'abandonnant à lui avec un loyalisme aveugle et entêté, en est arrivée à la croyance profonde qu'elle était attaquée, traquée par l'envie du monde, et qu'il lui fallait se défendre à tout prix, ou mourir. Il est dans les traditions chevaleresques de la France de rendre hommage au courage d'un adversaire. On doit à celui-ci de reconnaître qu'à défaut d'autres vertus l'esprit de sacrifice est, chez lui, presque illimité. Ce serait une grave faute de le pousser à bout. Au lieu d'**acculer** à la grandeur d'une défense désespérée ce peuple aveuglé, tachez de lui ouvrir les yeux. Ce n'est pas impossible.

[Un patriote alsacien, qu'on ne peut taxer d'indulgence pour l'Allemagne, le Dr Bucher, de Strasbourg, me disait naguère que si l'Allemand est plein de préjugés orgueilleux, soigneusement cultivés par ses éducateurs, du moins on a toujours cette ressource avec lui de pouvoir discuter et que son esprit docile est accessible aux arguments. Je vous en donnerai un exemple : l'évolution secrète que je vois se produire dans la pensée de certains Allemands. Nombre de lettres allemandes que j'ai **lues** depuis un mois commencent à émettre des doutes angoissés sur la légitimité des actes accomplis par l'Allemagne en Belgique. J'ai vu ces inquiétudes se former peu à peu dans des consciences qui d'abord reposaient en la certitude de leur droit. La vérité lentement se fait jour. Qu'arrivera-t-il si sa lumière gagne et s'étend ? Portez-la dans vos mains ! Qu'elle soit notre meilleure arme ! Comme les soldats de la Révolution, dont l'âme revit dans nos troupes, combattons non pas contre, mais pour nos ennemis. Et, délivrant le monde, délivrons-les aussi. La France ne brise pas de chaînes pour en imposer d'autres.]

Vous pensez à la victoire. Je pense à la paix qui suivra. Car les plus **belliqueux** d'entre vous ont beau dire, elle finira pourtant, faute de combattants !... il faudra bien un jour que vous vous donniez la main, vous et vos voisins d'outre-Rhin, **ne fût-ce** que pour toper dedans, pour vos affaires ; il faudra bien que vous repreniez ensemble des relations supportables et humaines : arrangez-vous donc de façon à ne pas les rendre impossibles ! Ne brisez pas **tous** les ponts, puisqu'il nous faudra toujours traverser la rivière. Ne détruisez pas l'avenir.

[Une belle blessure bien franche, bien propre, se guérit ; mais ne l'envenimez pas. Défendons-nous de la haine. S'il faut dans la paix préparer la guerre, comme dit la sagesse des nations, il faut aussi dans la guerre préparer la paix. C'est une tâche qui ne me semble pas indigne de ceux d'entre nous qui se trouvent en dehors du combat et qui par la vie de l'esprit, ont des liens plus étendus avec l'univers, — cette petite église laïque qui, mieux que l'autre aujourd'hui, garde sa foi en l'unité de la pensée humaine et croit que tous les hommes sont les fils du même Père. En tous cas, si une telle foi nous vaut d'être injuriés, ces injures sont un honneur, que nous revendiquons devant l'avenir.]

Romain Rolland

2 : Paul Bourget

(...) : le texte n'a pas été dicté.

- Dirai-je : on peut hésiter entre futur et conditionnel présent. Les deux sont admis.

FICHE :

TOUT

- ✚ Pour pouvoir accorder correctement tout, il faut savoir s'il est adverbe, déterminant, adjectif ou pronom.

- ✓ "Tout" adverbe :

Tout est adverbe quand il est devant un adjectif, un autre adverbe ou une locution adverbiale. Il signifie selon les cas « **complètement, entièrement, tout à fait...** ».

Il est revenu tout bronzé de ses vacances.

Nous nous intéresserons tout particulièrement à la seconde moitié du XIXe siècle.

Dans ce cas, tout, comme les autres adverbes est invariable.

C'est la classe politique **tout entière** qui doit s'engager sur ce sujet (et non pas toute entière).

Ils sont revenus **tout bronzés** de leurs vacances.

Cependant, si tout précède un adjectif féminin commençant par une consonne ou un h aspiré, tout prend les mêmes marques de genre et de nombre que cet adjectif. (*il s'agit d'un accord euphonique*)

Elle est revenue **toute bronzée** de ses vacances.

- ✓ "Tout" adjectif et déterminant :

Quand tout se rapporte à un nom ou un pronom, il est adjectif ou déterminant et il doit s'accorder en genre et en nombre avec ce nom. Selon ses emplois, tout précède :

- un autre déterminant : Nous vous communiquerons **toutes** nos remarques sur le sujet.
- un nom : En **tout** état de cause, vous serez prévenus les premiers.
C'est à **tous** égards celui qui nous convient le mieux.
- un pronom : Nous répondrons à **tous** ceux qui nous ont écrit.

➤ Quand tout précède directement un nom, l'ensemble se met le plus souvent au singulier.

On met le pluriel dans quelques **expressions figées** :

à tous crins ; à tous égards ; à tous vents ; à toutes jambes ; de tous côtés ; de toutes pièces

de toutes sortes ; en tous points ; en toutes lettres ; être à toutes mains

toutes choses égales par ailleurs ; toutes proportions gardées ; toutes voiles dehors

✓ "Tout" pronom :

- Le pronom singulier tout est invariable en genre. Il n'a pas d'antécédent.

Tout nous paraît beaucoup plus clair maintenant.

Je suis entièrement d'accord avec **tout** ce qui vient d'être dit.

- Le pronom pluriel varie en genre selon le genre de son antécédent : tous ou toutes.

Elle voulait voir Geneviève, Sabine et Anne. **Toutes** ont répondu à son appel.

Ses amis devaient être prévenus. Il leur a envoyé un mot à **tous**.

Δ : On veillera en particulier à ne pas confondre le pronom et l'adverbe dans des phrases telles que :

- Les ordinateurs sont **tous** neufs (= **tous** les ordinateurs sont neufs).
- Les ordinateurs sont **tout** neufs (= les ordinateurs sont **entièrement** neufs).

Dans le texte : « **toute** autre ... » = n'importe quelle autre = adjectif= **variable**

- « elle est **tout** autre » → autre = différente → tout= tout à fait, adverbe **invariable**

Vocabulaire :

➤ Les mots de la famille de battre

Ils s'écrivent avec deux t

Exemples: abattoir ; abattre ; abattage ; abattis ; battre ; combattre ; combattant

SAUF: bataille et ses dérivés (combatif, courbatu ; courbature) (court +battu)

➤ Les mots de la famille de souffler :

Ils s'écrivent avec deux f

Exemples : essouffler, insuffler , souffle, soufflerie, soufflet, souffleter

SAUF: boursoufler, boursouflure.

➤ Belliqueux :

Étymologie :(1495) Du latin bellicosus (« guerrier ») de bellum, (« guerre »)

Définition : Qui aime la guerre, Qui manifeste un goût pour la querelle; agressif, batailleur

Mots de la famille : bellicisme, belliciste, bellique, belligérance, belligérant, belligérer , casus belli.

➤ Toper :

De l'espagnol « topar »= frapper dans un verre = onomatopée

En 1642, accepter l'enjeu de l'adversaire

Conservé, aujourd'hui, seulement dans « tope là », « topez là »

Une onomatopée est un mot qui est censé imiter, évoque le bruit qu'il suggérer

Ex : atchoum, cocorico, miam-miam, toc-toc ...

les verbes crisser, vrombir, chuchoter, les noms cliquetis, gazouillis ...

L'auteur :

Romain Rolland

Écrivain français, Romain Rolland est né le 29 janvier 1866 à Clamecy (Nièvre), dans une vieille famille de bourgeois bourguignons de tradition protestante et républicaine. Il passe toute son enfance dans la douceur de la vie provinciale avant de poursuivre ses études à Paris, où sa famille s'installe en 1880.

Il découvre avec enthousiasme les œuvres de Shakespeare et de Victor Hugo. Reçu en 1886 à l'École normale supérieure de la Rue d'Ulm, agrégé d'histoire en 1889, il lit Nietzsche, Goethe, Spinoza et Tolstoï et se forge une philosophie personnelle, résumée dès 1888 dans *Credo quia verum*, où s'exprime un panthéisme cosmique.

De 1889 à 1891, pensionnaire à l'École française de Rome, Romain Rolland travaille dans des archives sur l'histoire de la musique. Il découvre Raphaël, Michel-Ange et s'enivre de la lumière romaine. Il s'intéresse surtout à la musique et à la littérature. Amoureux de Mozart, attiré par Beethoven, il se passionne pour Wagner et, grâce à Malwida von Meysenbug, amie de Mazzini, de Wagner et de Nietzsche, il découvre Bayreuth.

Il commence à dresser une première ébauche de son futur grand roman, *Jean-Christophe*.

Rentré en France, il épouse en 1892 Clotilde Bréal et repart pour l'Italie; il y rassemble la documentation pour ses thèses de doctorat, consacrées à l'Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti. De retour à Paris, il assure un service restreint d'enseignement, rédige ses thèses, qu'il soutient en 1895. Il écrit d'autres pièces mais seul *Saint Louis* (1895) sera publié.

Chargé, en **octobre 1895**, de cours d'histoire de l'art, il poursuit ses travaux de musicologie et continue d'écrire des drames. Frappé par la décadence de son époque, il commence un *Savonarole* (1896), inachevé, et met en scène des héros solitaires et purs en butte à un milieu corrompu.

Il se tourne vers le socialisme. Après un autre drame, *Les Vaincus* (1897, publié en 1921), il écrit *Les Loups* (1898), inspiré par l'affaire Dreyfus. Il s'intéresse à la Révolution française, en fait le sujet d'autres pièces: *Le Triomphe de la raison* (1899), *Danton* (1901), *Le Quatorze-Juillet* (1902). Le dramaturge épouse les passions des personnages, qu'il montre emportés dans les convulsions de l'Histoire. Comme Richard Wagner, il rêve, à sa manière, de recréer un théâtre à l'image de celui des Grecs, vraiment populaire parce qu'il remettrait en valeur les grandes oppositions élémentaires. Il expose la théorie de sa pratique dans *Le Théâtre du peuple* (1903)

Entré en relation avec **Charles Péguy**, Romain Rolland donne aux Cahiers de la Quinzaine la première de ses grandes biographies où il exprime sa conception d'un héroïsme humanitaire: *Vie de Beethoven* (1903), un hymne au musicien qui lui permet de vaincre le découragement consécutif à son divorce en 1901.

Délaissant le théâtre, il se lance dans le vaste roman d'apprentissage auquel il songe depuis des années: *Jean-Christophe*, qui introduit en France le genre du roman-cycle, montrant ainsi leur voie à un Jules Romains et à un Roger Martin du Gard. L'ensemble romanesque (1904-1912) comprend dix volumes, répartis en trois séries: *Jean-Christophe* (L'Aube, Le Matin, L'Adolescent, La Révolte), *Jean-Christophe à Paris* (La Foire sur la place, Antoinette, Dans la maison), *La Fin du voyage* (Les Amies, Le Buisson ardent, La Nouvelle Journée). Romain Rolland avait d'abord pensé montrer un héros qui, à l'image de Beethoven, réussissait à atteindre la joie; le projet s'est enrichi et le roman s'est transformé en miroir de la société européenne. Effrayé par la tragédie qui se prépare, il pousse un cri d'alarme et plaide pour une réconciliation des nations.

Parallèlement, il complète la série des "**Vies des hommes illustres**" (Michel-Ange en 1905-1906 et Tolstoï en 1911), renonçant à un Mazzini et à un Hoche prévus. Le musicologue rassemble divers articles (Musiciens d'aujourd'hui et Musiciens d'autrefois en 1908), publie un Haendel (1910).

Il quitte l'enseignement **en 1912**. Il écrit un roman d'une autre veine: *Colas Breugnot*, journal tenu pendant un an par un artisan menuisier, qui, malgré les malheurs qui s'abattent sur lui, domine la vie avec sérénité. Mais la guerre survient et l'auteur en diffère la publication jusqu'en 1919. Son ami Charles Péguy, rallié au nationalisme et au catholicisme, est tué lors la bataille de la Marne (sept 1914). Alors en Suisse, Romain Rolland décide d'y rester pour garder une entière liberté. Jusqu'en juillet 1915, il se met au service de l'Agence des prisonniers de guerre. Il écrit plusieurs articles réunis dans *Au-dessus de la mêlée* (novembre 1915). Ce cri d'appel pacifiste qui plaide pour une réconciliation future est alors aussi mal reçu en France qu'en Allemagne et donne lieu à de furieuses polémiques qui enlèveront à son auteur de nombreuses amitiés malgré **le Prix Nobel de littérature** qui lui est remis la même année.

En 1917, il adresse un Salut à la Russie libre et libératrice, la mettant toutefois en garde contre les excès. Durant la guerre, il tient un journal, qui paraîtra en 1952 (Journal des années de guerre, 1914-1919). Ses réflexions trouvent leurs prolongements dans quelques œuvres: Liluli (1919) dénonce férocelement les idéologies qui mènent les peuples, *Clérambault*, *Pierre et Luce* (1920) plaident pour la paix.

Rentré à Paris **en 1919**, l'écrivain tente une action internationale avec la Déclaration de l'Indépendance de l'Esprit (1919), qui n'eut guère de suite. Déçu par les violences de la révolution russe, il n'accepte pas l'intolérance des partis.

Il s'intéresse à l'hindouisme et aux théories de la non-violence, écrit un *Mahatma Gandhi* (1923). Il entre en relation avec Sigmund Freud et rédigera plus tard *Le Voyage intérieur*, auto-analyse, portant sur les années 1926-1942, qui exprime sa conception "océanique" de la vie

Il publie *La Vie de Ramakrishna* (1929), *La Vie de Vivekananda* et l'évangile universel (1930). Dans la pensée religieuse de l'Inde.

Le musicologue revient à Beethoven, Il est alors repris par le monde réel : la montée du fascisme en Italie, la politique des nations européennes, les changements en URSS après la mort de Lénine,

le conduisent à réviser ses positions et à tenter de "concilier la pensée de l'Inde et celle de Moscou". Comme André Gide à l'époque, il est attiré par le communisme. Dès **1927**, plus nettement dans les années suivantes, encouragé par Maria Koudacheva, venue d'URSS, qu'il épousera en 1934, il s'engage aux côtés des communistes. *Son Adieu au passé* (1931) marque une rupture. Quand il reprend *L'Âme enchantée*, il se fait le chantre de la Révolution; la vie de Marc, le fils d'Annette, reflète sa propre évolution.

En 1935, il fait un voyage à Moscou, dont la relation ne sera connue que bien après sa mort. Il publie *Quinze ans de combat, Par la révolution la paix* (1935), recueils d'articles sociaux et politiques, et *Compagnons de route* (1936), série d'essais littéraires. Malgré les procès de Moscou (1936-1937), il reste un fervent défenseur de l'URSS. Il poursuit son travail sur Beethoven, publiant en 1937 *Le Chant de la résurrection*.

En 1938, il quitte Villeneuve et s'installe à Vézelay. Sa dernière pièce, *Robespierre* (1939), tout empli d'interrogations sur le devenir des révolutions, pourrait être lue comme une critique de Staline. Mais il faut attendre le pacte germano-soviétique de 1939 pour qu'il flétrisse le régime qu'il avait soutenu. Âgé, l'homme se retire de l'action. En 1939, il commence à rédiger ses *Mémoires* (posthume, 1956), qu'il interrompt en 1942 pour écrire une biographie passionnée, *Péguy* (1944), dialogue émouvant et véritable confession spirituelle. Il tente d'achever son grand ouvrage sur **Beethoven**. Ce sera *La Cathédrale interrompue*, en trois parties: *La Neuvième Symphonie*, *Les Derniers Quatuors* (1943) et *Finita Comoedia* (1945).

Il meurt, le **30 décembre 1944** à Vézelay, il laisse inachevés des *Entretiens sur les Evangiles*.

LILULI : C'est en pleine Première Guerre mondiale, pendant l'année 1917 que Romain Rolland écrit *Liluli* - *Liluli c'est l'illusion*, « *Liluli, reine du monde* » - une farce satirique qui met en scène des guignols grimaçants englués dans la guerre, deux princes de contes qui s'entretuent pour les beaux yeux d'une déesse, métaphore de la France et de l'Allemagne qui s'étripent pour la conquête de l'Alsace-Lorraine. C'est une œuvre d'amertume aux accents douloureux dont **Stefan Zweig** dit qu'elle « dégage une ironie tragique dont Rolland se sert comme d'une arme défensive